

Milena SRPOVÁ

La traduction, confrontation de deux expériences cognitives

Translation, the confrontation of two cognitive experiences

Abstract: Two factors operate in translation : linguistic systems and extralinguistic knowledge. Researchers in compared stylistics have compared translations to originals and listed linguistic differences (grammar, vocabulary, phraseology) between the original and translation. The issue of extralinguistic differences has been acknowledged but remained untreated. Seleskovitch developed an interpretive theory of translation suggesting that the binary model (source language / target language) falls short of a comprehensive account of translation because it neglects the essential part of the "cognitive complement".

The theory set forward in this paper posits that translation is not only the confrontation of two languages against universally shared knowledge, it is also the confrontation of two non identical collective knowledges of the word : the knowledge peculiar to the source culture (SC) and the knowledge peculiar to the target culture (TC). The transition from SC to TC is a necessary stage in translation. The typology of translation emerges from the acknowledgment of differences between SC and TC : a verbatim translation maintains the specificity of SC whereas an interpretative translation blurs this specificity and underscores the specificity of TC. In a subsidiary remark, it is shown that the novels by Milan Kundera as well as his writing are in part also a confrontation of two cognitive experiences, the Czech and the French ones.

I. LE DOMAINE LINGUISTIQUE ET LE DOMAINE EXTRALIN-GUISTIQUE

I.1. Un coup d'oeil historique

Qu'ils s'attachent à *comparer deux langues* à partir d'un texte original et de sa (ses) traduction(s), comme le font les auteurs de *stylistiques comparées* (Vinay et Darbelnet, 1958 ; Malblanc, 1963 ; Guillemin Flescher, 1981 ; Ballard, 1983 ; Chuquet et Paillard, 1985 ; \$Sabr\$Sula, 1974, 1990), ou qu'ils cherchent à saisir le *fonctionnement du langage*

dans l'interprétation simultanée ou consécutive (Seleskovitch, 1968, 1975, 1984 ; Lederer, 1980, 1984) ou bien dans la traduction de textes écrits (Delisle, 1980), tous les théoriciens de la traduction, à commencer par les auteurs de grands travaux synthétiques comme Cary (1956, 1963), Mounin (1955, 1963) ou Levy (1963), s'accordent pour dire que, dans la traduction, deux domaines sont en jeu : le domaine des systèmes linguistiques et le domaine extralinguistique.

« Essayons-nous de donner à notre tour une définition de la traduction, entreprise périlleuse si l'on songe à la diversité des genres que nous nous sommes fait fort d'embrasser. Nous dirons que la traduction est une opération qui cherche à établir des équivalences entre deux textes exprimés en des langues différentes, ces équivalences étant toujours et nécessairement fonction de la nature de deux textes, de leur destination, des rapports existant entre la culture des deux peuples, leur climat moral, intellectuel, affectif, fonction de toutes les contingences propres à l'époque et au lieu de départ et d'arrivée.

Ne retenir de cette gamme d'équivalences que le rapport entre deux langues, c'est limiter arbitrairement le problème à un rapport formel et s'interdire de pénétrer la nature des diverses opérations concrètes par quoi la traduction se manifeste en réalité. » (Cary, 1958, dans Ballard éd. 1985, p. 85).

« La même page française ne se traduira pas de même en anglais et en bantou. La distance existant entre deux cultures laisse une empreinte inévitable sur la façon de traduire, bien plus que les rapports purement linguistiques. » (Cary, *op. cit.*, p. 86).

« L'étude linguistique reste toujours un préalable, jamais une explication exhaustive de la nature profonde de l'opération. (Cary, *op. cit.*, p. 86-87).

« Lorsqu' Edmond Cary, pour libérer la traduction d'une inféodation totale à la linguistique, s'appuie sur le fait que les linguistes eux-mêmes tendent à s'éloigner des conceptions étroitement formelles de naguère pour concevoir la langue et ses différentes composantes comme autant de faits liés à tout un contexte culturel et se dissolvant en lui, nul ne le contredira parmi les linguistes. On lui répondra seulement que, pour des raisons méthodologiques, à côté de la linguistique interne (étude des structures lexicales, morphologiques, syntaxiques) il faut considérer — mais distinguer scrupuleusement — la psychologie linguistique, ou psycholinguistique, et la sociologie linguistique, ou sociolinguistique (englobant ainsi toute l'anthropologie culturelle et tout ce que nous appelons la "civilisation", qui sous-tend une oeuvre littéraire). D'autre part, en distinguant la linguistique proprement dite (étude des structures qui constituent le code, ou système de communication d'une langue) d'avec la stylistique (étude de ses moyens propres d'expression, des plus socialement figés jusqu'aux plus génialement individuels), les linguistes eux-mêmes indiquent le passage de la linguistique à l'esthétique. Ils suggèrent eux-mêmes la réponse à notre question préjudicielle : la traduction, comme l'architecture ou la médecine (ou tant d'autres activités humaines ayant pour objet l'homme) est, ou peut être, ou doit être à la fois une science et un art : un art sous-tendu par une

science¹. C'est la linguistique elle-même qui nous enseigne le plus clairement que les opérations de traduction comportent à la fois des problèmes linguistiques et des problèmes non-linguistiques (extralinguistiques, ou comme on dit, à tort, métalinguistiques).» (Mounin, in *La qualité en matière de traduction - Quality in Translation*, p. 51, cité dans Ballard, 1985, p. 21).

Les auteurs des stylistiques comparées se sont donné pour tâche de confronter les traductions avec les originaux, de recenser les différences grammaticales (transpositions), lexicales (modulations) et phraséologiques (équivalences des expressions) entre deux langues, et d'en décrire les causes. Vinay et Darbelnet, initiateurs de cette approche, ont signalé le problème lié aux différences extralinguistiques — qu'ils nomment «métalinguistiques» (voir ci-dessous leur point de vue sur l'opération de l'adaptation), mais les opérations de traduction des différences culturelles n'ont pas encore été réellement abordées à ce jour.

La différenciation entre le domaine linguistique et le domaine extralinguistique est présentée chez Seleskovitch sous le terme de «niveaux de traduction» (voir par ex. l'article «Les niveaux de traduction», *Contrastes*, A 1, 1982). Deux niveaux, ou deux «étapes», sont pour elle essentielles :

- le niveau de la *signification* des formes linguistiques (mots, phrases), identifiables hors contexte ;
- le niveau du *sens* que la signification véhicule dans une situation de communication concrète, dans le texte ou dans le discours.

C'est le sens qui est l'objet de la traduction.

«La signification des énoncés linguistiques (...) n'est jamais qu'un aspect dénominateur, une "synecdoque", comme l'a appelée M. Lederer (1976), pour un ensemble cognitif plus vaste.» (Seleskovitch, 1979, repris dans Seleskovitch et Lederer, 1984, p. 257).

La traduction professionnelle comme processus se fait, d'après Seleskovitch, en trois étapes : les deux premières qui viennent d'être mentionnées, puis une troisième, qui consiste à *restituer le sens* dans la langue d'arrivée (*op. cit.*, p. 263). Seleskovitch est sans doute la première théoricienne à avoir démontré la différence entre la signification et le sens dans la pédagogie de l'interprétation. Elle insiste sur l'importance fondamentale de cette distinction pour toute traduction professionnelle. Elle oppose au *modèle binaire* — 1. comprendre les formes et leurs

¹ On ne peut s'empêcher de remarquer ici un parallélisme avec la définition de la linguistique comme science donnée par Milner (1995, p. 21 ; 1ère éd. 1989), qui reprend celle de Koyré (1947) : la mathématisation de l'empirique (la «science» chez Mounin) et la constitution d'une relation avec la technique (l'«art» chez Mounin).

significations dans *la langue de départ* ; 2. en restituer les significations dans *la langue d'arrivée* — son modèle interprétatif à trois étapes — 1. comprendre *la langue de départ* (les formes linguistiques et leurs significations) ; 2. comprendre *le sens* exprimé dans le texte de départ (par l'adjonction du «*complément cognitif*») ; 3. restituer le sens compris en 2. dans le texte exprimé dans *la langue d'arrivée*. Elle ne reconnaît aucune utilité au modèle binaire pour la traduction professionnelle et son enseignement (à la différence de la lexicologie bilingue, de la grammaire contrastive ou de l'enseignement des langues)². Étant donné que l'idée «la fidélité dans la traduction passe par le modèle binaire» est aujourd'hui encore très répandue, le modèle interprétatif de Seleskovitch a une grande importance sur le plan théorique et pratique.

I.2. Les niveaux d'interprétation d'après Delisle

J. Delisle (1980) reprend la distinction que Seleskovitch fait entre «signification» et «sens» et l'applique à l'enseignement de la traduction des textes écrits du genre informatif (textes qui ont pour mission d'informer). Il distingue, en accord avec Seleskovitch, *trois niveaux d'interprétation* (ne pas confondre avec trois niveaux-étapes). *L'interprétation zéro* : les chiffres, les termes techniques et les noms propres désignant une personne déterminée (et non un type d'individu) ne nécessiteraient pas d'interprétation à proprement parler, puisqu'ils sont monosémiques hors contexte ; de plus, ils ne peuvent pas "fondre" dans le sens d'un texte informatif. La preuve que ces segments de texte ou de discours ont un statut à part est fournie par le fait que les interprètes doivent noter leurs formes pour ne pas oublier leur contenu précis.

« Dans tous les textes à traduire, il y a, dans une proportion variable, des éléments d'information qui échappent presque complètement à l'analyse exégétique, au raisonnement analogique. Leur appréhension et leur réexpression ne nécessitent aucune interprétation. Il s'agit des unités monosémiques que le traducteur transpose directement dans son texte d'arrivée sans avoir besoin de se reporter au contexte ou à la situation. Il procède plus ou moins machinalement à leur report ou "translation" d'un texte à l'autre. Parmi les mots de cette catégorie, on compte les noms propres, les nombres et la plupart des termes appartenant aux terminologies scientifiques. Parfaitement monosémiques, ces vocables ont valeur de purs symboles.» (Delisle, 1980, p. 101-102).

Tous les autres segments sont polysémiques hors contexte et ne deviennent monosémiques qu'en contexte. L'interprète (le traducteur) ne retient pas leur signification hors contexte, seul le sens contextuel est

² Il conviendrait cependant de nuancer l'«utilité» et le statut du modèle binaire, mais cette problématique, fort intéressante, ne constitue pas le propos de notre article.

gardé. Les segments polysémiques hors contexte peuvent être utilisés dans le texte de départ de façon banale, ordinaire, «codée». La saisie de leur sens nécessite alors l'*interprétation du premier niveau*. Pour ce qui est de la réexpression de leur sens dans le texte d'arrivée, le traducteur peut disposer dans la langue d'arrivée d'une expression (ou d'un ensemble d'expressions synonymes) communément utilisée pour exprimer le même sens³.

« Les éléments lexicaux qui font l'objet d'une interprétation du premier niveau sont ceux dont l'effet de sens est déduit du contexte linguistique et dont la restitution en langue d'arrivée ne met en cause que la connaissance et la mémoire des langues. (...) Le traducteur isole l'acception contextuelle pertinente d'un mot ou d'un syntagme et peut compter trouver dans la langue d'arrivée un vocable utilisé habituellement et spontanément par les usagers de cette langue pour désigner la même réalité dans la même situation de communication. Les équivalences de cette nature sont pour ainsi dire «consignées» dans les deux systèmes linguistiques et bon nombre figurent dans les dictionnaires bilingues ou les ouvrages de stylistique comparée.» (Delisle, 1980, p. 103).

« Par langue, il faut entendre ici non seulement les virtualités du code (lexique et règles combinatoires), mais aussi toutes les formules consacrées imposées par l'usage et qui, de ce fait, ressortissent autant à la langue qu'au discours. Par exemple, la mention *Not to be taken away* barrant la couverture d'un ouvrage de référence appelle en français la locution figée «à consulter sur place» ; ces deux expressions reçues appartiennent au fonds linguistique de l'anglais et du français, tout comme les locutions métaphoriques *a storm in a tea cup* et *une tempête dans un verre d'eau*, ou encore *one way* et *sens unique*, en signalisation routière.» (Delisle, 1980, p. 103, note 6).

Si nous exprimons ces propos dans la terminologie des stylistiques comparées, il s'agit ici de traduction littérale, transpositions grammaticales, modulations lexicales et équivalences des expressions (ajoutons : stéréotypées).

Mais, même dans les textes à prédominance informative, on peut trouver des segments utilisés de façon originale (les créations de l'auteur, qui joue sur l'expressivité). Dans ce cas, le traducteur doit procéder à ce que Delisle appelle l'*interprétation du second niveau*.

« Par analogie avec l'algèbre, nous pouvons dire que, du strict point de vue exégétique, il y a entre une interprétation du premier niveau (...) et une interprétation du second niveau (...) une différence analogue à celle qui existe

³ Nous ajouterions : à condition que l'effet de sens (la valeur référentielle ou la réalité extralinguistique) corresponde au «même» savoir partagé par le public de la culture de départ et par le public de la culture d'arrivée. — Cette problématique, que nous considérons comme essentielle pour la traduction, et pour la communication interculturelle en général, va être développée plus loin (voir les parties II et III).

entre une équation à une inconnue et une équation à deux inconnues. Une équation est une formule d'égalité entre deux quantités. La recherche d'une équivalence de traduction consiste aussi à établir une égalité puisqu'il s'agit de donner le même poids sémantique à deux mots, deux expressions, deux énoncés. Dans les deux cas, l'établissement de cette relation est conditionnel aux valeurs attribuées aux inconnues.

Dans une interprétation du premier niveau, le sens de l'expression originale ne pose aucun problème particulier d'exégèse et, par conséquent, la seule inconnue à trouver est l'équivalent pré-existant dans le répertoire de la langue d'arrivée et désignant la même réalité³ dans les mêmes conditions d'énonciation. Dans une interprétation du second niveau, le traducteur doit attribuer une valeur à deux inconnues : d'une part, établir le sens de l'expression tel qu'il se dégage du contexte original et, d'autre part, explorer les disponibilités de la langue d'arrivée pour recréer une expression de même poids sémantique et stylistique⁴. La textologie bilingue met en évidence l'aspect créateur du transfert interlinguistique. Certaines réalités du langage resteront toujours cachées au spécialiste d'une seule langue.» (Delisle, 1980, p. 110).

« La réexpression de concepts d'une langue en une autre ne met pas en cause uniquement la faculté interprétative du traducteur, mais aussi ses connaissances. Pour bien comprendre le processus cognitif de la traduction, il ne faut pas confondre la démarche interprétative du sens du discours et les connaissances encyclopédiques et linguistiques sur lesquelles elle s'appuie.» (Delisle, 1980, p. 112).

Si Delisle reconnaît la différence entre «l'ignorance des langues et l'ignorance des choses» (*op. cit.*, p. 112), son intérêt est porté plutôt sur la différence entre, d'une part, la technique de la traduction et, d'autre part, la connaissance (ou l'ignorance) du savoir et des langues. Le savoir est ainsi implicitement représenté, de même que chez Seleskovitch, comme un savoir universel et non comme un savoir (des savoirs) culturellement spécifique(s).

II. LA PERSPECTIVE SEMASIOLOGIQUE ET LA PERSPECTIVE ONOMASIOLOGIQUE DANS LA TRADUCTION : TROIS OU QUATRE ETAPES ?

II.1. Trois étapes

Les ouvrages traductologiques qui se situent dans l'optique interprétative insistent tous sur la différence entre le savoir linguistique et

⁴ Mais la réexpression du poids stylistique est un problème bien plus complexe : de même que l'on peut rarement traduire par traduction littérale un segment interprété au premier niveau, on peut restituer rarement le poids stylistique «équivalent» dans un segment sémantiquement équivalent. Le plus souvent, on procède par «compensation», à l'endroit du texte qui s'y prête.

le savoir extralinguistique. En gros, le processus de traduction est conçu comme la compréhension du sens exprimé dans le texte de départ, formulé dans une langue de départ, et la réexpression de ce «même» sens dans le texte d'arrivée, formulé dans une langue d'arrivée. La compréhension (l'interprétation) du sens se fait par l'adjonction du savoir qu'a le traducteur des réalités et des objets désignés. Implicitement, cette conception repose sur le présupposé d'une réalité universelle.

Si nous reprenons les étapes proposées par D. Seleskovitch, nous pouvons dire que le passage de la première à la deuxième étape correspond à l'interprétation (la compréhension, la perspective sémasiologique) du texte de départ, et le passage de la deuxième à la troisième étape à l'expression de ce même sens dans le texte d'arrivée, formulé dans une langue d'arrivée (la perspective onomasiologique). Or, comme l'ont déjà souligné Cary et Lev&y, la traduction n'est pas seulement la confrontation de deux systèmes linguistiques face à une même réalité (une même culture, un même savoir cognitif), mais elle est aussi la confrontation de deux réalités (deux cultures, deux savoirs cognitifs stéréotypés). La traduction comme processus est donc non seulement un passage d'une langue à l'autre par le biais d'un savoir universel, mais aussi d'un univers extralinguistique à un autre, ou, pourrions-nous dire, d'une expérience collective cognitive à une autre expérience collective cognitive. Dans le modèle de D. Seleskovitch, ce point n'est pas développé et l'on pourrait en effet être tenté de croire que ce modèle repose sur le présupposé que le «complément cognitif» n'a que des contenus universellement partagés.

II.2. Adaptation

Vinay et Darbelnet (1958), auteurs de la première stylistique comparée, ont cherché à classer les types d'écart linguistiques que l'on peut observer, à l'intérieur d'une phrase, en comparant un original et sa (ses) traduction(s).

Ils ont constaté qu'il existe un type d'écart qui n'est pas d'ordre linguistique et ils ont nommé «adaptation» le procédé de traduction que cet écart nécessite. Mais leur objectif étant la comparaison des langues face à un sens extralinguistique identique, les différences extralinguistiques ont été traitées par eux comme des faits marginaux. La difficulté théorique de dissocier les faits linguistiques et les faits extralinguistiques est d'ailleurs à l'origine de la difficulté pratique de nettement distinguer le procédé «équivalence des expressions» (face à un sens extralinguistique identique) et le procédé «adaptation» (une réalité propre à la communauté linguistique de la culture de départ nécessite la recherche d'une réalité «analogue» propre à la communauté linguistique de la culture d'arrivée). Dans le tableau général des procédés de traduction (Vinay et Darbelnet,

1958, p. 55), nous trouvons comme exemples du procédé d'adaptation : fr. *cyclisme* — angl. brit. *cricket* — angl. U.S. *baseball* ; mais aussi : fr. *en un clin d'oeil* — angl. *before you could say Jack Robinson*, ou fr. *Bon appétit!* — U.S. *Hi!* Les deux dernières séries d'exemples correspondent en réalité au procédé d'équivalence des expressions et non à l'adaptation, car le sens extralinguistique (ce que l'on fait, ce que l'on exprime lorsque l'on dit ce que l'on dit) est identique dans les deux cultures. Ces exemples sont du même ordre que ceux qui illustrent dans ce même tableau le procédé d'équivalence : fr. *comme un chien dans un jeu de quilles* — angl. *like a bull in a china shops* ; fr. *château de cartes* — angl. *Hollow Triumph*. De même, un exemple utilisé pour illustrer l'équivalence des expressions est en réalité un exemple de l'adaptation : fr. (milit.) *la soupe* — angl. brit. (milit.) *Tea*.

«§ 39. Procédé N° 7 : *L'adaptation*.

Avec ce septième procédé, nous arrivons à la limite extrême de la traduction ; il s'applique à des cas où la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans la LA, et doit être créée par rapport à une situation, que l'on juge équivalente. C'est donc ici un cas particulier de l'équivalence, une *équivalence de situations*. Pour prendre un exemple, on peut citer le fait pour un père anglais d'embrasser sa fille sur la bouche comme une donnée culturelle qui ne passerait pas telle quelle dans le texte français. Traduire : *«he kissed his daughter on the mouth»* par *«il embrassa sa fille sur la bouche»*, alors qu'il s'agit simplement d'un bon père de famille rentrant chez lui après un long voyage, serait introduire dans le message LA un élément qui n'existe pas dans LD ; c'est une sorte particulière de surtraduction. Disons : *«il serra tendrement sa fille dans ses bras»*, à moins que le traducteur ne veuille faire de la couleur locale à bon marché.» (Vinay et Darbelnet, 1958, p. 52-53).

«248. *Divergences métalinguistiques* :

(...) plus grande est la divergence entre les cultures des deux langues rapprochées, et plus il est difficile de traduire. (...) ; E. Nida, que nous avons déjà cité à propos de la parabole du figuier, montre notamment que certains Indiens n'ont pas de termes correspondant à *«frère»* ou *«sœur»*, ou ne boivent pas de vin, ou n'élèvent pas de veaux, et par conséquent ne peuvent comprendre, pour des raisons culturelles, certaines images essentielles de la Bible. Pour les leur faire comprendre, il propose des «adaptations» : il garde le sens, mais il prend ses éléments significatifs dans d'autres domaines.» (Vinay et Darbelnet, 1958, p. 260).

II.3. Quatre étapes

Pour théoriser non seulement les *différences linguistiques*, à savoir les écarts qui existent entre deux langues en situation de traduction lorsqu'il s'agit d'exprimer un même sens (nous dirions plutôt : un sens comparable), mais pour théoriser aussi les *différences extralinguistiques*, c'est-à-dire les différences qui existent entre le savoir partagé par le public de la culture de départ et le savoir partagé par le public de la culture d'arrivée, nous pensons qu'il conviendrait d'ajouter une étape au modèle interprétatif de D. Seleskovitch. On obtiendrait un modèle à quatre étapes (Srprová, 1991, p. 64), à savoir :

1. Identifier dans le texte de départ les formes et les significations linguistiques de *la langue de départ (LD)*.
2. Comprendre *le sens du texte original* en fonction de *la culture de départ (CD)*.
3. Situer, réinterpréter le sens compris en 2. dans *la culture d'arrivée (CA)*.

4. L'exprimer dans le texte de *la langue d'arrivée* (LA).

Le passage entre la deuxième et la troisième étape (CD . CA) permet de théoriser les différences cognitives pouvant exister entre la culture de départ et la culture d'arrivée. Les textes originaux et leurs traductions offrent d'ailleurs, comme l'ont déjà remarqué Vinay et Darbelnet, des indices qui témoignent de l'existence des écarts entre le savoir partagé dans la culture de départ et le savoir partagé dans la culture d'arrivée. Les traducteurs les traitent, lorsqu'ils en sont conscients. S'ils ne les traitent pas, par omission, le texte traduit devient souvent opaque pour les lecteurs de la LA là où, pour les lecteurs de l'original (LD), il y a transparence. Ou l'effet de sens exprimé dans le texte de départ n'est pas conservé dans le texte d'arrivée. Dans *La Valse aux adieux* de Kundera (Srprová, 1990 (1987), p. 84), *p\$etat\$ricátnice* (la femme de 35 ans) est traduite par *la quadragénaire*. C'est un exemple d'adaptation. En effet, une femme de 35 ans est une femme qui, dans la culture de départ, n'est plus jeune ; c'est cet effet de sens qui est actualisé dans le texte tchèque. Cette actualisation est aussi marquée par le choix de la forme d'expression : *p\$etat\$ricátnice* (35-énaire) et non *p\$etat\$ricetiletá* (qui a 35 ans). Il est intéressant de constater que l'évaluation extralinguistique stéréotypée de l'âge des personnes est marquée dans les deux langues : les noms en «énaire» commencent à partir de 30 ans en tchèque, alors qu'en français la série des «-énaires» commence à partir de 40 ans. Si le traducteur avait traduit littéralement le chiffre par *femme de 35 ans*, le personnage aurait changé de catégorie : «la femme qui n'est plus jeune» dans le texte tchèque serait devenue «la femme qui est encore jeune» dans le texte français.

III. LE TRAITEMENT DES DIFFERENCES EXTRALINGUISTIQUES ET LA TYPOLOGIE DES TRADUCTIONS

III.1. Le traitement des différences extralinguistiques dans la traduction

Le traitement des écarts entre l'expérience cognitive de l'univers extralinguistique de la culture de départ et l'expérience cognitive de l'univers extralinguistique de la culture d'arrivée peut être de deux ordres (Srprová, 1991 et 1992) : *une spécificité cognitivo-référentielle* de la culture de départ *est conservée* dans le texte d'arrivée, *ou* elle est *neutralisée*.

La conservation d'une spécificité référentielle se fait par *l'emprunt* ou *le calque lexical*, *ou la traduction littérale* d'un segment textuel plus long, a) *seuls* (si le contexte permet d'en comprendre le sens), ou b) accompagnés d'*une explication*, qui peut avoir des formes variées : elle

peut être insérée dans le texte ou, au contraire, mise à part dans une note. L'explication peut aller jusqu'à *la comparaison* de la spécificité cognitivo-référentielle de la CD avec une spécificité cognitivo-référentielle de la CA. Par exemple, le «doctorat d'État» français, qui serait traduit littéralement par le «doctorat d'État» dans une autre langue, serait expliqué par la définition de son contenu (sa valeur dans le système des diplômes français), puis comparé à un diplôme jugé comme équivalent dans la CA.

Une spécificité cognitivo-référentielle de la CD peut être *neutralisée* dans le texte d'arrivée par : a) l'expression du sens commun à la spécificité cognitivo-référentielle de la CD et à une spécificité cognitivo-référentielle analogue dans la CA. Le sens «spécifique» à la CD est ainsi rendu par *la classe* à laquelle il appartient, si cette classe fait partie de l'expérience partagée dans la CA. Il peut s'agir de la classe d'un objet, d'une démarche, d'un comportement. Tel outil spécifique à la CD est rendu par la classe d'outils à laquelle il appartient et qui existe en CD et en CA. b) Ou bien l'on peut remplacer une spécificité cognitivo-référentielle de la CD par une spécificité cognitivo-référentielle analogue dans la CA, auquel cas on procède par *adaptation*. Tel outil spécifique à la CD est rendu par un outil spécifique considéré comme équivalent dans la CA.

III.2. La typologie des traductions

Le traitement des différences entre deux expériences cognitives est à l'origine des *types de traduction*. La conservation des spécificités cognitivo-référentielles de la CD passe par *la traduction littérale* (et ses cas spécifiques — l'emprunt et le calque), accompagnée ou non de l'explication du sens que cette spécificité exprime dans la CD. La traduction littérale avec l'explication du sens est fréquente, ou devrait l'être, pour la traduction des textes informatifs, scientifiques et techniques, mais notamment pour la traduction des documents officiels, comme par exemple les diplômes. — Dans l'histoire de la traduction littéraire, la traduction littérale sans explication du sens a été privilégiée au détriment de la traduction adaptative à l'époque romantique.

La suppression des spécificités cognitivo-référentielles de la CD aboutit à une *traduction généralisante* (seules les classes communes à la CD et à la CA sont formulées) ou à une *traduction adaptative* (le remplacement de la CD par la CA). — Dans l'histoire de la traduction littéraire, la traduction adaptative a été privilégiée à l'époque classique.

Dans la traduction d'un même texte, les différents types de traduction peuvent être appliqués mais, en général, l'un d'entre eux prédomine. Leur choix dépend notamment du genre du texte traduit et de la primauté

informative du segment qui exprime une spécificité référentielle de la CD (Srbová, 1991, p. 68-69).

IV. ANNEXE :

UN EXEMPLE DE LA CONFRONTATION DE DEUX EXPERIENCES COGNITIVES — LES ROMANS DE MILAN KUNDERA

Un exemple intéressant de la confrontation de deux expériences cognitives dans les textes littéraires contemporains est celui des romans et des essais de Milan Kundera. L'esthétique romanesque avouée de cet écrivain d'origine tchèque, qui s'est établi en France quand il avait plus de quarante ans, est l'expression de la pensée, de la réflexion, liée étroitement à la vie des personnages du roman et rendue dans un style clair, transparent, mais aussi ironique, éventuellement comique.

« Mon objectif était le suivant : faire que la pensée (la méditation, la réflexion) s'intègre naturellement dans le roman et créer en même temps une façon de réfléchir spécifiquement romanesque (qui ne serait pas abstraite, mais qui serait liée aux situations que vivent les personnages ; qui ne serait pas apodictique, théorique, grave, mais qui serait ironique, provocatrice, éventuellement comique, et qui ferait preuve de curiosité) [...]» (Kundera, *Nesmrtelnost* «L'Immortalité», Brno, Atlantis, 1993, p. 347).

Dans ses romans écrits en exil, *Le livre du rire et de l'oubli* (1979) et *L'insoutenable légèreté de l'être* (1984), conscient qu'ils sont désormais destinés plus au public français qu'au public tchèque, Kundera introduit le thème des problèmes de la traduction (voir Srbová, 1987 et 1990). Les écarts entre l'expérience partagée tchèque et l'expérience partagée française (et plus généralement «occidentale ou l'Ouest») fait l'objet de passages, parfois même de chapitres entiers («Les mots incompris» dans *L'insoutenable légèreté de l'être* ; l'auteur a d'ailleurs failli intituler ce roman *La planète de l'inexpérience*). Il rédige ses romans en tchèque, mais dans la traduction française, qu'il «surveille», il remanie le texte original en effaçant certains passages et en ajoutant d'autres. De sorte que, lorsqu'il est à nouveau possible que ses livres soient publiés en Bohême, il reprend la version originale tchèque et la remanie en fonction de la traduction française, mais peut-être aussi en fonction du public tchèque.

« Quand la maison d'édition tchèque Atlantis m'a demandé, il y a un an, de lui envoyer très vite le manuscrit tchèque de *l'Immortalité*, elle a dû trouver ma réponse absurde : le texte tchèque n'existe pas ! Je précise : le texte tchèque est resté dans l'état qui demanderait au moins un mois de remaniement(...)» (Kundera, *op. cit.*, 1993, p. 345).

« À commencer par *La vie est ailleurs*, mes romans existent en trois versions. Avant tout le manuscrit original tchèque, qui a servi comme point de départ pour

la plupart des traductions. Puis la version tchèque publiée par la maison d'édition tchèque en exil (à Toronto), qui est un peu différente de l'original : d'une part, parce que j'ai introduit de petits changements dans les épreuves (...). Et, enfin, la troisième version, la version française ; quand je l'ai revue, après 1985, j'ai également effectué de nombreuses petites corrections, suppressions et autres petits changements que je n'ai jamais eu l'occasion de reporter dans la version tchèque. C'est seulement après avoir comparé les trois versions existantes, et préparé, grâce à cette comparaison, une version définitive (...), qu'il existera une version de mes romans autorisée à être publiée en Bohême. En attendant, la seule version autorisée de l'ensemble de mes sept romans est la version française.» (Kundera, *op. cit.*, 1993, p. 346-347).

Le dernier roman de Kundera, *La lenteur*, qui vient de paraître (1995), aurait été rédigé, à la différence des romans précédents, directement en français. La matière fréquemment utilisée dans ce roman est à nouveau liée à l'expérience et au savoir spécifiquement tchèques, confrontés à l'expérience et au savoir spécifiquement français : la confrontation de ces deux expériences, de ces deux ethno-univers, est à l'origine des malentendus, supports de l'ironie et du comique du roman.

«Budapest est une ville magnifique, vivante et, permettez-moi de le souligner, tout à fait européenne.

— Vous voulez dire Prague ?» dit timidement le savant tchèque.

Ah, la maudite géographie ! Berck a compris qu'elle lui a fait commettre une menue erreur et, maîtrisant l'irritation devant le manque de tact de son confrère, il dit : «Bien sûr, je veux dire Prague, mais je veux dire aussi Cracovie, je veux dire Sofia, je veux dire Saint-Pétersbourg, je pense à toutes ces villes de l'Est qui viennent de sortir d'un énorme camp de concentration.

— Ne dites pas camp de concentration. Nous perdions souvent notre travail, mais nous n'étions pas dans des camps.

— Tous les pays de l'Est étaient couverts de camps, mon cher ! Camps réels ou symboliques, cela n'a pas d'importance !

— Et ne dites pas de l'Est, continue à objecter le savant tchèque : Prague, comme vous le savez, est une ville aussi occidentale que Paris. L'Université Charles, fondée au XIV^e siècle, fut la première Université du Saint Empire romain. C'est là, vous le savez bien, qu'a enseigné Jean Hus, le précurseur de Luther, le grand réformateur de l'Église et de l'orthographe.»

Quelle mouche a piqué le savant tchèque ? Il n'arrête pas de corriger son interlocuteur qui en devient enragé, même s'il réussit à garder de la chaleur dans sa voix : «Cher confrère, n'ayez pas honte d'être de l'Est. La France a la plus grande sympathie pour l'Est. Pensez à votre émigration du XIX^e siècle!

— Nous n'avons eu aucune émigration au XIX^e siècle.

— Et Mickiewicz ? Je suis fier qu'il ait trouvé sa seconde patrie en France !

— Mais Mickiewicz n'était pas...» continue à objecter le savant tchèque.»

(Kundera, *La lenteur*, 1995, p. 78-79).

Milena SRPOVA

Bibliographie

- Arcaini E. (dir.) (1992) *La traduzione*. Saggi i documenti (1), Quaderni di Libri e Riviste d'Italia.
- Ballard M. (1983) *La traduction de l'anglais. Théorie et pratique. Exercices de morpho-syntaxe*. Presses universitaires de Lille.
- Cary E. (1956) *La traduction dans le monde moderne*. Genève, Georg & Cie.
- (1985) *Comment faut-il traduire ?* (cours radiodiffusés en 1958). éd. par M. Ballard, Presses universitaires de Lille.
- (1963) *Les grands traducteurs français*. Genève, Georg & Cie.
- Chuquet H. et Paillard M. (1987) *Approche linguistique des problèmes de traduction*. Gap et Paris, Ophrys.
- Delisle J. (1980) *Analyse du discours comme méthode de traduction. Initiation à la traduction française de textes pragmatiques anglais. Théorie et pratique*. Ottawa, Cahiers de traductologie N° 2, Presses universitaires d'Ottawa.
- Guillemain Flescher J. (1981) *Syntaxe comparée du français et de l'anglais*. Gap et Paris, Ophrys.
- Kundera M. (1976) *La valse aux adieux*. Paris, Gallimard.
- (1979) *Val\$Cík na rozlou\$Cenou* «La valse aux adieux». Toronto, Sixty-Eight Publishers, Corp.
- (1979) *Le livre du rire et de l'oubli*. Paris, Gallimard.
- (1981) *Knih\$ smíchu a zapomn\$ení* «Le livre du rire et de l'oubli». Toronto, Sixty-Eight Publishers, Corp.
- (1984) *L'insoutenable légèreté de l'être*. Paris, Gallimard.
- (1985) *Nesnesitelná lehkost bytí* «L'insoutenable légèreté de l'être». Toronto, Sixty-Eight Publishers, Corp.
- (1986) *L'art du roman*. Paris, Gallimard.
- (1990) *L'immortalité*. Paris, Gallimard.
- (1993) *Nesmrtelnost* «L'immortalité». Brno, Atlantis.
- (1993) *Les testaments trahis*. Paris, Gallimard.
- (1995) *La lenteur*. Paris, Gallimard.
- Lederer M. (1980) *La traduction simultanée. Fondements théoriques*. Paris, Minard.
- Lev&y J. (1963) *Um\$ení p\$rekladu* «L'art de traduire». Praha, \$Ceskoslovensk&y spisovatel.
- (1969) trad. allemande : *Die literarische Übersetzung. Theorie einer Kunstgattung*. Frankfurt am Main - Bonn, Athenäum Verlag.
- (1974) trad. russe : *Iskusstvo perevoda*. Moskva.
- (1983) 2e édition tchèque, Praha, Panorama, edice Pyramida.

- Malblanc A. (1963) *Stylistique comparée du français et de l'allemand*. Paris, Didier.
- Mounin G. (1955) *Les belles infidèles*. Paris, Cahiers du Sud.
- (1963) *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris, Gallimard.
- Pergnier M. (1978) *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*. Thèse d'État soutenue à l'Université Rennes 2, Lille, Reproduction des thèses.
- Šabrá J. (1974) *Problémy srovnávací stylistiky francouzsko-české a česko-francouzské* «Problèmes de la stylistique comparée du français et du tchèque». Praha, SPN.
- (1990) *Problèmes de la stylistique comparée du français et du tchèque*. Praha, Acta Universitatis Carolinae, Philologica, Monographia CIV-1989 (compte-rendu de cet ouvrage par Bonnard H. dans *Le français moderne* (1992) et par Srpová M. dans *Revue de linguistique romane* (1992), Strasbourg, n° 223-224, t. 56, p. 615-617).
- Seleskovitch D. (1968) *L'interprète dans les conférences internationales*. Paris, Minard, Lettres modernes.
- (1975) *Langage, langues et mémoire*. Paris, Minard, Lettres modernes.
- Seleskovitch et Lederer (1984) *Interpréter pour traduire*. Paris, Didier Erudition.
- Srpová M. (1987) L'expérience cognitive et systèmes linguistiques. In Fernandez-Vest J. (éd.), *Traduction et vulgarisation scientifique*. Paris, Discoss III, p. 109-121.
- (1988) À propos des types d'opérations de traduction. In *Actes du 13^e colloque international de linguistique fonctionnelle* (Corfou 1986). Athènes, p. 83-87.
- (1990) Problèmes de la traduction, enjeu d'une oeuvre littéraire ? Quelques remarques sur l'oeuvre de M. Kundera. In *Études tchèques et slovaques*, N° 7 (1988-89). Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 81-110.
- (1991) Typologie des traductions : traitement des spécificités référentielles dans la traduction. In *Contrastes*, Nice, série A 10, Z'éditions, p. 63-70.
- (1992) L'expérience ethnolinguale et ses conséquences pour le dialogue interlingual. Pour une approche pragmatique des contenus lexicaux en situation interlinguale. Tübingen, *Dialoganalyse III*, Teil 2, Max Niemeyer Verlag, p. 377-388.
- (1992) Pour les «stylistiques comparées» des opérations linguistiques et extralinguistiques de la communication interculturelle et interlinguale, in Arcaini E. (dir.), *La traduzione*, Quaderni di Libri et Riviste d'Italia, N 28, Saggi e documenti (1), p. 79-94.
- Tatilon C. (1978) Traduire la parole publicitaire, *La linguistique*, XV/I, p. 75-87.
- (1986) *Traduire. Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto, GREF, coll. Traduire, Ecrire, Lire.
- La traduction (1972). *Revue Langages*, 28. Paris, Larousse.
- Vinay J.-P. et Darbelnet J. (1958) *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Didier.

